

DT
527
T18
1847
MAA

SÉNÉGAMBIE

ET

GUINÉE,

PAR M. AMÉDÉE TARDIEU,

GÉOGRAPHE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE,
LICENCIÉ ÈS LETTRES, ETC.

NUBIE,

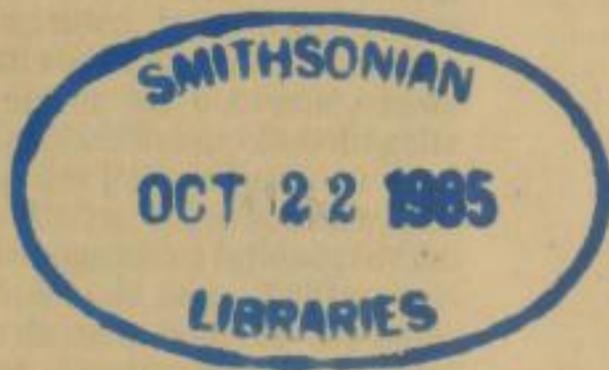
PAR M. S. CHÉRUBINI,

COMPAGNON DE VOYAGE DE CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE.

ABYSSINIE,

PAR M. NOEL DESVERGERS,

ORIENTALISTE.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACQUE, N° 56.

M DCCC XLVII.

L'UNIVERS,

ou

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

NUBIE,

PAR M. S. CHERUBINI,

COMPAGNON DE VOYAGE DE CHAMPOLLION LE JEUNE.

AU-DELA des masses de granit qui forment la frontière méridionale de l'Égypte, commence avec la zone torride, la *Nubie*, connue des anciens sous la dénomination d'*Éthiopie au-dessus de l'Égypte* (*Æthiopia supra Ægyptum*).

Cette contrée, d'une vaste étendue, n'était en effet qu'une subdivision de l'immense région d'*Éthiopie* dont les géographes de l'antiquité ne nous ont transmis que les limites vagues, et qui, sous cette désignation générique, comprenait tout le pays situé au midi de l'Égypte et d'une partie du désert Libyque, et s'étendait au sud, jusqu'aux chaînes de montagnes de l'Afrique centrale, qu'on supposait être l'extrémité méridionale de ce continent.

Selon la géographie moderne, la *Nubie* proprement dite, dont les vastes solitudes sont bornées à l'orient par la mer Rouge ou le golfe Arabique, et se confondent au couchant dans les sables de la Libye et une partie du Soudan, a pour limites au midi l'Abyssinie et des contrées peu connues, habitées par des nègres païens,

au sud du royaume de Sennâar et du Kourdoûân. Cette vaste étendue de pays, d'une largeur variable et difficile à déterminer à cause de l'incertitude de ses confins occidentaux, occupe en longueur, du midi au septentrion, l'espace compris environ entre le douzième degré de latitude nord et le tropique du Cancer, qui établit, à quelques lieues près, la délimitation exacte de la Nubie et de l'Égypte.

Des différentes contrées de la Nubie, les unes ne sont que des espaces immenses, formant une suite de déserts arides et inhabités; les autres présentent un sol fertile et peuplé. Parmi les premières, le *grand désert dit de Nubie*, confinant au midi de l'Égypte, occupe, entre l'ancienne Libye et la mer Rouge, la partie septentrionale de cette région étendue, connue des géographes, depuis l'antiquité, sous le nom de *Troglodytique*. Au-dessus de la limite de la zone pluvieuse, ces solitudes moins stériles prennent le nom de *désert de Bahiouda*. Les rives des nombreux cours d'eau qui sillonnent la Nubie méridionale, sont

prenante d'activité, et il n'est pas rare de voir plusieurs récoltes se succéder dans une seule saison. Livré à sa force native, ce sol privilégié offre une diversité infinie de productions; il n'en est aucune que la main de l'homme n'en puisse obtenir avec un léger travail. Le *café* croît spontanément vers les côtes de la mer Rouge; la *vigne* et l'*olivier* peuvent rapporter en abondance; les *melons d'eau* ou *pastèques*, si précieux dans ce climat, y sont communs; on y recueille de l'*encens* et des *myrrhes*, et surtout le *tabac*, le *lin*, le *coton*, l'*indigo*, le *séné*, la *canne à sucre*, et enfin toutes sortes de fruits, d'épices, d'aromates et de parfums. Toutes les richesses du règne végétal semblent accumulées sur cette autre terre promise. Aussi, rien n'est comparable au ravissement du voyageur qui, après une longue traversée au milieu de la monotone et brûlante aridité du désert, se trouve tout-à-coup sur les bords fleuris et ombragés du Nil. Ce contraste ne peut mieux se rendre que par l'exclamation devenue proverbiale parmi les Arabes: «Après la mort, le paradis!» Là, en effet, tout est vivifié; la nature semble convier l'homme à fixer sa demeure sur des bords si heureusement dotés. Dans cette partie de la Nubie supérieure, l'ancien monde étale aussi ses forêts vierges, telles que la création les a faites, avec leur végétation spontanée que les siècles ont vue se renouveler d'elle-même, toujours plus vigoureuse depuis le commencement des choses. Des masses d'une épaisse verdure et des enroulements inextricables de ronces et de lianes semblent en interdire l'entrée à l'homme. Sous ces ombrages frais, les bêtes fauves, les reptiles et une multitude d'oiseaux trouvent des retraites tranquilles. La variété des végétaux, l'étendue des pâturages, y procurent une nourriture abondante et une existence facile à une foule d'animaux de toutes sortes et des plus grandes espèces connues.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ANIMAUX.

Les animaux particuliers à la Nubie

et à cette partie du continent africain paraissent, de même que l'homme, tirer leur origine d'un foyer commun, que l'opinion place naturellement dans les contrées les plus méridionales, qui sont aussi les plus fertiles de l'Éthiopie. De là, émigrant au nord dans les solitudes qui présenteraient quelque subsistance, ou en suivant les cours d'eau, un petit nombre d'espèces se sont répandues sur les deux rives du Nil, jusque dans la vallée inférieure du fleuve.

La Basse-Nubie, presque stérile, à peine habitée, nourrit moins d'animaux que l'Égypte. On n'y rencontre d'autres quadrupèdes que des troupes de gazelles et quelques chacals. Parmi les oiseaux, on y voit davantage les espèces aquatiques qui, selon les saisons, gagnent les contrées du nord ou se rendent dans les vastes marécages de la région pluvieuse. Cette partie de la vallée du Nil doit être considérée, surtout sous le rapport zoologique, comme une contrée de passage. Mais en avançant davantage au sud, vers les pluies du tropique, des plaines étendues nourrissent de leurs herbages une grande quantité d'animaux. On y élève surtout des espèces domestiques, entre autres une race de chevaux réputée l'une des plus belles qu'on connaisse, valant à plusieurs égards la race arabe, et se distinguant par des formes plus arrondies, et en général par la couleur des jambes, ordinairement blanches jusqu'aux genoux. Ces chevaux ne peuvent guère vivre hors de leur climat; celui de la Basse-Égypte n'est déjà plus assez chaud pour eux. On les nourrit pendant dix mois avec de la paille de dourah. Au printemps ils mangent de l'orge verte. On y trouve aussi une espèce de vaches qui portent une bosse assez élevée sur le garrot; des chameaux d'une qualité supérieure, et des dromadaires meilleurs qu'en aucun autre lieu; les ânes même y acquièrent plus de taille et de vigueur que partout ailleurs. A peu près à la même hauteur et après la saison pluvieuse, les montagnes entre le Nil et la mer

à défaut des traces de ses pieds, toujours reconnaissables. Quand ils ont trouvé l'arbre, en son absence ils le scient à fleur de terre, de manière qu'il ne tienne presque à rien, en ayant bien soin de ne pas laisser de traces de leur ouvrage. Le soir à son retour, lorsqu'il est plein de nourriture, l'éléphant voulant prendre du repos, s'appuie contre l'arbre dont il décide la chute, et perdant lui-même l'équilibre, tombe au même instant sur le dos ou sur le côté; il ne peut se relever, à cause de l'énorme pesanteur de son corps, et passe ainsi la nuit. Au point du jour, ceux qui ont coupé l'arbre reviennent et tuent l'animal. Cette manière particulière aux Éthiopiens de chasser l'éléphant méritait d'être mentionnée.

Après l'homme, l'ennemi le plus redoutable pour l'éléphant paraît être le *rhinocéros*. Le rhinocéros est en effet, après ce dernier, le plus puissant des animaux terrestres de ces climats. On lui donne généralement douze pieds de longueur et 6 ou 7 de hauteur. Il porte sur le nez une corne longue d'environ 3 pieds, arme terrible qui protège ses parties antérieures et la tête, seul endroit vulnérable de cet énorme quadrupède. Le reste du corps est revêtu d'une sorte d'armure de couleur brune, d'une dureté à toute épreuve, et généralement impénétrable, à l'exception toutefois du tissu intérieur des plis formés aux jointures ou principales articulations, pour faciliter les mouvements de l'animal; cette peau, d'une légère couleur de chair, est en cet endroit, de même que sous le ventre, plus facile à entamer. Mais à l'extérieur, insensible, inerte, inflexible, ainsi qu'une écorce âpre et rude, cette enveloppe du rhinocéros ressemble assez à un appareil composé de parties assemblées comme autant de pièces diverses d'une armure, qui recouvrent son dos, ses flancs et ses cuisses. Cuirassé de la sorte, il n'a rien à redouter ni de la balle du chasseur, ni de la griffe du tigre ou du lion; et s'il est vrai, comme on l'a avancé, qu'il livre des combats furieux aux

plus grands éléphants, il peut éventrer son gigantesque rival et lui faire une blessure mortelle; mais s'il manque son coup, la lutte ne saurait être égale, et il doit succomber sous le poids énorme de l'éléphant qui le terrasse et le tue. Toutefois rien ne semble justifier l'inimitié assez généralement présumée exister entre ces deux puissances, les plus colossales parmi les êtres terrestres. Cette opinion pourrait bien ne reposer sur d'autre fondement que la tradition des combats du cirque, à Rome, où la frénésie pour les spectacles sanguinaires mettait souvent aux prises les animaux comme les hommes qui avaient le moins de motifs d'animosité ou de rivalité mutuelle, et qui, par leur nature, paraissaient très-peu portés à s'entre-tuer. Le rhinocéros est d'un caractère assez généralement paisible, comme la plupart des grands animaux qui vivent de végétaux, et chez lesquels l'instinct belliqueux n'est pas stimulé par la soif du sang; il n'attaque pas sans motif; mais il est vrai que son humeur inquiète et farouche le rend très-irritable, et, à la moindre provocation, il entre facilement dans une fureur aveugle qui ne connaît plus de bornes. Alors son grognement, ordinairement sourd comme celui des pourceaux, devient soudain un cri aigre; il part avec la rapidité d'un trait, droit devant lui, renverse tous les obstacles, déracine les arbres, laboure la terre avec sa défense terrible, et assouvissant sa rage sur tout ce qu'il rencontre, il déploie une violence et une promptitude de mouvements qui le rendent très-redoutable. Il paraît cependant qu'on peut l'éviter facilement en le voyant venir; si dans sa course rapide et directe, il dépasse son ennemi, il ne se retourne qu'avec lenteur et lui laisse le temps d'échapper à ses poursuites. Sans intelligence, le rhinocéros joint à ses emportements déréglés un naturel brusque et farouche qui fait désespérer de le dompter. Cependant certaines relations affirment qu'en Abyssinie on l'élève au travail, et qu'on le soumet, comme l'éléphant, au service domestique. Les nègres font

cas de sa chair comme excellente au goût. La corne du rhinocéros est très-estimée dans le commerce, et est employée pour certains ouvrages, de préférence aux défenses d'éléphant. Plusieurs auteurs ont avancé qu'on trouve en Afrique le rhinocéros bicolore, qui serait pourvu de deux cornes de deux pieds de long; mais l'espèce la plus commune n'en porte qu'une seule longue de 3 pieds. Le rhinocéros, selon quelques-uns, passe pour être le même animal que la *licorne*; mais, suivant d'autres, cette dernière espèce, qui a dû vivre dans ces contrées, serait perdue; enfin, une troisième opinion la considère comme une invention purement fabuleuse. On prétend toutefois qu'elle a été retrouvée dans le nouveau monde.

Outre ces grands quadrupèdes, la Haute-Nubie nourrit encore plusieurs espèces de moindre taille, entre autres de nombreux carnassiers, tels que une hyène rousse de grande taille, une espèce d'ours fourmilier; on y rencontre d'autres quadrupèdes, tels sont : le sanglier à long groin; l'onagre, qui lance, ainsi que l'autruche, en courant, des pierres avec les pieds de derrière; on y trouve aussi le zèbre, dit-on, mais peu communément; de nombreuses familles de gazelles et d'antilopes; le fennec aux immenses oreilles qui, selon Bruce, surpassent les deux tiers de la longueur de son corps; la civette, dont on tire le musc; des hérissons; l'ichneumon; enfin plusieurs sortes de babouins ou cynocéphales se montrent en grand nombre. Il en existe une particulièrement de couleur verte, évidemment celle qui est représentée le plus souvent sur les monuments antiques, et qui passe pour très-méchante et difficile à apprivoiser. Les autres espèces de singes et de guenons se voient entre les mains des bateleurs, qui les dressent à toutes sortes de tours et en amusent la foule des villes.

Dans les solitudes de cette région vit l'*autruche*, dont Aristote a dit qu'elle est moitié oiseau, moitié quadrupède. Cet animal singulier semble en effet participer de cette nature

mixte. A l'aide de ses longues jambes, il peut, comme le chameau, traverser de vastes étendues de pays arides et inhabitables. L'autruche, douée d'une vue excellente, distingue son ennemi à des distances énormes, sur l'horizon immense qu'elle habite. Du plus loin qu'elle aperçoit l'imminence du danger, elle prend sa course avec une rapidité extrême; et lorsque le vent vient à s'engouffrer dans ses ailes entr'ouvertes comme dans les voiles d'un navire, ce nouveau véhicule a bientôt mis entre le chasseur et elle des espaces qui la placent hors d'atteinte. Les coursiers les plus impétueux de l'Arabie, montés par les plus habiles cavaliers, ne sauraient la forcer, s'ils ne sont favorisés par les vents contraires. La disposition particulière de ses pieds et la longueur de ses jambes prêtent une grande vitesse à sa course. Sa vélocité a quelque chose d'aérien qu'elle semble emprunter au vol. Cependant chez cet animal l'aile est à peine développée. Cet organe se compose de plumes ondoyantes, flexibles et trop courtes pour lui servir utilement, si ce n'est d'auxiliaire dans certaines circonstances. La masse de son corps, dont le poids dépasse souvent cent livres, n'est pas destinée à s'élever dans les régions de l'air. L'autruche, malgré la force dont elle est douée, n'a que des habitudes paisibles. Elle vit d'ailleurs au milieu de solitudes dont son espèce semble à peu près seule en possession. Aucun ennemi organisé autrement qu'elle ne saurait lui disputer l'empire de ces plages immenses de sables nus et arides. Cette nature âpre fournit à ses besoins; elle y trouve une nourriture chétive, mais qui lui suffit. Elle y est en sûreté, et si elle ne peut toujours s'y cacher, elle voit du moins venir l'ennemi. C'est là aussi qu'elle pond une quinzaine d'œufs dans des trous, au milieu des sables, pour la reproduction, et quinze autres, dit-on, qu'elle dépose à quelque distance pour la nourriture première de ses petits nouvellement éclos; fait bien remarquable, et qui, s'il est vrai, semblerait constituer par cette sorte d'allaitement